

P

ETRKOV, GRENOBLE, MOUX... PAR-DELÀ LES GUERRES ET LES RÉGIMES AUTORITAIRES, QUATRE POÈTES S'ÉCRIVENT

Notre petite maison d'édition, Romarin, présente aujourd'hui son dix-huitième ouvrage¹ : l'édition bilingue français-tchèque des lettres échangées entre le poète tchèque Bohuslav Reynek, son épouse française Suzanne Renaud, poète, et deux de leurs amis, poètes français, Jean Lebrau, Andrée Appercelle. Une correspondance littéraire qui vient compléter celle de Suzanne Renaud et Henri Pourrat, publiée en 2001. Les textes originaux sont tous en français, Reynek ayant écrit à ses amis dans leur langue.

Il nous a plu de réunir ces quatre poètes. Trois d'entre eux sont contemporains, nés autour de 1890. Suzanne Renaud native de Lyon devient grenobloise dès ses cinq ans, habite au 9 rue Lesdiguières. Jean Lebrau est né à Moux, dans l'Aude, à vingt-cinq km de Carcassonne, et Bohuslav Reynek à Petrkov en Bohême orientale. Andrée Appercelle, elle, naîtra trente-cinq ans plus tard, à Grenoble.

Ces poètes, qu'ont-ils en commun ? J'aimerais dire... leurs solitudes. Bohuslav Reynek a une farouche liberté d'esprit, Suzanne Renaud la nostalgie propre aux exilés. Jean Lebrau, lui, est doté d'une sévérité d'ascète. Tous trois vivent dans un village à l'écart du monde, ne cherchant pas à attirer l'attention, malgré leur talent. Chrétiens, ils confessent leur foi dans leur art, une foi discrète, privée. Quant à Andrée Appercelle, attentive à la misère des humbles, combative, sa foi sera le communisme. Mais tous quatre se fondent dans cet univers commun que sont le sentiment de la nature, l'amour des êtres humains et des bêtes : chats, faisans, chèvres et brebis, et pour Andrée aussi une guenon nommée Judith, ces présences fraternelles font l'objet de tendresses, de poèmes, de dessins.

Malgré les circonstances – distance géographique, barrière de la langue, et, tragiquement, guerres et régimes politiques – ces amitiés épistolaires sont nées de la curiosité d'esprit naturelle aux auteurs et de leur estime mutuelle. Il est frappant de remarquer aussi comment ces liens se sont noués grâce à l'existence d'initiatives culturelles locales et originales. Au départ d'une relation, il y a presque toujours un messenger : c'est un recueil de poèmes, et, pour l'accueillir, un homme remarquable, qui fait éclore l'amitié en poésie entre des auteurs qui ne se connaissaient pas.

Ainsi de Suzanne Renaud et Bohuslav Reynek... Nombre d'entre vous doivent – devraient – connaître l'histoire de ce couple devenu pour les Tchèques d'aujourd'hui emblématique de cet âge d'or de leur pays, l'Entre-deux-Guerres. Histoire d'une union improbable entre Suzanne, femme-poète, dauphinoise, élevée dans le confort d'une bourgeoisie cultivée de notre ville au début du XX^e siècle et Bohuslav, poète et graveur tchèque vivant dans un austère petit village situé au cœur du plateau tchéco-morave, la Vysočina.

¹ Bohuslav Reynek, Suzanne Renaud, Jean Lebrau, Andrée Appercelle : *Correspondance – Korespondence*, Romarin 2019. Les extraits de lettres en italique cités dans ce texte proviennent de l'ouvrage. Lettres et poèmes ont été dits par Marie-Odile Tourmen au cours de la soirée littéraire.

Grenoble est en effet le berceau de leur rencontre. À l'origine, une histoire d'amour de la France, une histoire de traduction, et une histoire d'amour tout simplement...

L'amour de la France, c'est celui de la jeune république tchécoslovaque née en 1918, qui, après des siècles de domination austro-hongroise, devient résolument francophile et francophone. Jusqu'en 1938, on assiste à un brassage de cultures entre les deux pays, une période de partage et de fraternité.

Pour servir cet échange de création d'un pays à l'autre, il y a est bien sûr la traduction. Reynek est l'un de ces jeunes traducteurs passionnés de littérature française. Il travaille pour l'éditeur Josef Florian, un original, vivant en Moravie et qui, sur des revues de critique littéraire et des catalogues, commande des ouvrages étrangers pour les faire traduire et les publier. Autour de lui, collaborent des poètes, écrivains, traducteurs, illustrateurs. Une sorte de phalanstère, un véritable centre culturel régional, rural même, loin, bien loin des cercles pragois.

Et en France ?... Comme en miroir de l'expérience morave, une autre aventure éditoriale voit le jour, à Saint-Félicien-en-Vivaraïs. Le poète Charles Forot y fonde en 1920 sa maison d'édition, Le Pigeonnier, départ d'un mouvement artistique et littéraire régional, où rayonne là aussi une vie culturelle de qualité. Sculpteurs, graveurs, poètes, acteurs, écrivains rhodaniens et parisiens, ou venus du Sud, s'y réunissent, échangent, publient : ce sont Paul Valéry, Louis le Cardonnell, Louis Pize, Jean Paulhan, Francis Carco, Tristan Derème.

Ces deux éditeurs novateurs, Josef Florian d'une part, Charles Forot d'autre part, œuvrant à un millier de kilomètres l'un de l'autre, seront involontairement les artisans de la rencontre de Suzanne Renaud et de Bohuslav Reynek. Car, en 1922, Suzanne Renaud publie au Pigeonnier son premier recueil, *Ta vie est là...*

*Ta vie est là, comme un roseau
Sur de mornes rives ;
Ta vie est là, comme un fuseau
En des mains oisives ;

Et le roseau ne veut chanter
Qu'aux lèvres du songe,
Et le fuseau ne veut tourner
Qu'aux doigts de fées ;

Suzanne Renaud,
in : Œuvres – Dilo,
Romarin 1995, extrait.*

Ta vie est là ? Où ? en poésie bien sûr ! Ce recueil parvient en effet à Josef Florian qui en avait lu une critique. Le jeune poète Reynek, séduit par cette poésie, écrit à l'auteur, vient à Grenoble lui demander l'autorisation de traduire ses poèmes. La traduction paraît en 1926.

La même année, Suzanne et Bohuslav se marient en l'église Saint-Joseph de Grenoble... L'amour tout simplement.

Ils auront deux fils, Michel et Daniel. Ils vivront l'hiver à Grenoble, l'été à Petrkov. En ces années vingt la radio est dans les limbes, pas de télévision, pas de TGV, pas de web. On se réunit autour d'un piano, on dit des poèmes des uns et des autres, on échange les livres. On collabore aux revues littéraires. Grenoble est alors une ville d'environ quatre-vingt mille habitants, entourée de ses villages, Poisat, La Bajatière... Reynek, peu amateur de réunions bourgeoises, s'échappe hors de la ville pour dessiner. Et il s'en souvient vingt-cinq ans plus tard en écrivant à Andrée Appercelle : *Chère poétesse, Tête chaude comme un pain, je viens de lire "Grillon mon cœur" vers la fin de la journée de son arrivée, après avoir enfermé les brebis et fait du bois pour la soupe du soir. J'ai emporté le cher cahier au fond du jardin, dans un vieux cagibi où j'entasse ce que j'aime, des images, des poèmes, des pommes, des pêches, des noisettes, des souvenirs et des prières. C'est là que je relirai "Le Mulet de Paverant", "Mon Ami le clochard", "Nuit", "Magie", "Os" et le reste. Merci d'avoir pensé à un ancien vagabond de la Bajatière et de Poisat – ce cher Poisat triste et marécageux où, il y a un quart de siècle, on déposait les Ordures de la Ville de Grenoble. Poisat, coin de vieux falots et de chiens maigres et méfiants qui y cherchaient leur "vie". Terrain vague plein de petits chemins dans la neige nouvellement tombée, de corbeaux et de pies qui se posaient tranquillement sur un écriteau annonçant que la Chasse y est gardée. Bon souvenir à vous tous, là-bas, et merci encore.*

Le couple s'installera définitivement en Bohême en 1936, et Suzanne verra dans son premier poème, *Ta vie est là*, un présage. Elle découvrira « les mornes rives d'une vie difficile » dans le pays de son mari. En 1938, c'est la guerre, le début d'années silencieuses, de correspondances interrompues. Mais dans ces ténèbres, une lueur, la poésie...

*Les aiguilles du givre
scintillent aux roseaux, aux arbres,
épines sur la branche noire,
et sur la lune
épines d'argent.*

*Dans la glace de l'étang
la lune se reflète,
fruit léger,
feuille tombée
d'une branche nue.*

*Et l'ombre de la branche
coupe la lune,
disque doré du dies irae
et d'un autre chant
inconnu.*

Bohuslav Reynek,
in : *Bohuslav Reynek graveur poète*,
Le Verbe et l'Empreinte 1986.
Traduit par l'auteur.

*J'écoute dans la nuit
Tes invisibles doigts,
Ô pluie !
Heurter à petit bruit
La vitre... et chaque fois
Je tressaille et je songe à des heures enfuies,
À tous ceux d'autrefois
Dont les muettes voix
M'appellent
Et demandent tout bas
Si nous n'oublions pas,
Si nos cœurs sont fidèles ;
La pluie, au soir de la Toussaint,
C'est l'imperceptible tocsin,
C'est, parmi le vent qui l'emporte,
Si perdu, si tremblant, si las,
Le frêle glas
Des choses mortes.*

Suzanne Renaud, in : *Œuvres – Dilo*, Romarin 1995.

Les Reynek rétabliront leurs liens avec leurs amis de France peu avant 1947, année où débute leur relation épistolaire avec le poète Jean Lebrau. Une relation jaillie, là encore, de la lecture d'un recueil de poèmes : *Le Cyprès et la Cabane*, de Jean Lebrau, paru en 1922.

Jean Lebrau est un poète de deux pays, le Béarn et les Corbières. Il gagne sa vie comme employé à la préfecture de Pau, puis à celle de l'Aude, mais aussi en écrivant des articles de presse. Il eut de nombreux prix littéraires. À Moux, où il possède des vignes et des champs, il fait son vin, aime le silence de sa campagne, des montagnes proches, l'Alaric, la Montagne Noire. Son petit-neveu, Henri Montanié, que j'ai consulté pour découvrir la personnalité de son ancêtre, évoque « sa grande richesse de pensée et de cœur, reflet lumineux de sa vie intérieure ».

Le recueil de Jean Lebrau, *Le Cyprès et la Cabane*, avait, tout comme *Ta vie est là...*, franchi les frontières dès sa parution jusqu'en Moravie, chez Florian. Le vers sobre et dépouillé, sans afféterie ni imitation, du poète de Moux avait immédiatement plu à Reynek :

*Automnes, légers vins, derniers plaisirs des yeux,
Celui de la prairie où la rose est charmée
Par la mélancolie, en leurs teintes, des cieux,

Celui du safran nu dans la branche gelée
Éclairant le gazon... Automne au fard lilas
Sur le coteau que signe une tombe isolée...
Soleils jaunes ou verts comme des chasselas...*

Jean Lebrau, in : *Le Cyprès et la Cabane*, Le Divan 1922, extrait.

La traduction du *Cyprès* a été faite sans autorisation, ni de l'auteur, ni de l'éditeur, une négligence avouée vingt ans plus tard dans une lettre de Suzanne Renaud à Jean Lebrau, qui ouvre cette correspondance : *Nous sommes de lointains amis de vos poèmes. Mon mari en aime le parfum doux-amer, l'ardente sobriété et il a traduit – il y a bien longtemps – “Le Cyprès et la Cabane” petite édition vite épuisée car ici l'on a toujours été et l'on est encore très sensible à la culture française. L'auteur, alors jeune et timide n'a pas osé vous l'envoyer ; nous réparons aujourd'hui cette négligence. À son tour Reynek lui-même écrit à Jean Lebrau : Je passe bien de bons moments à Moux en votre compagnie et vous ne le savez même pas. Combien de fois j'ai rêvé de votre métairie depuis la traduction du “Cyprès”, depuis tant d'années. Et bien plus tard encore, il reprend cette rêverie : Il y a à peu près 40 ans, depuis le “Cyprès et la Cabane” que je vous accompagne, pieusement et fidèlement dans vos solitudes. J'aime vos garrigues et la Montagne-Noire et votre A[la]ric peut-être plus que vous – parce que vous y avez porté vos peines et moi non... Pour moi tout cela s'est passé ailleurs, et votre pays, avec la Haute Provence que j'ai vue et connue, est devenue mon refuge de rêve, de trêve, de prière. Grâce à vous, grâce à sa sévérité qui m'attire, grâce à des affinités insondables, à la poésie qui ne meurt pas.*

On le sait, Reynek aurait aimé être berger en Provence... Mais c'est sous le régime communiste, qui transforme son domaine de Petrkov en kolkhoz, qu'il devient berger. Tout est difficile durant les années staliniennes et post-staliniennes, particulièrement dures en Tchécoslovaquie. On perçoit cette atmosphère oppressante, en filigrane dans ces lettres qui couvrent la période 1947-1971, s'achevant à la mort de Reynek. Lui et sa famille supportent leur destin sans cris, avec pudeur et résignation.

Car l'essentiel est ailleurs. Au fil d'une amitié sans nuages se devine une complicité à distance, envers et contre les circonstances. Dans leurs maisons ouvertes sur la nature, les auteurs livrent leurs émotions. Les terroirs de Moux et Petrkov, âpres, s'appellent et se répondent, l'un plein d'odeurs et de vent, dévoré de soleil, l'autre silencieux, glacial, enseveli de neige durant de longs mois. Jean Lebrau, le poète-vigneron, guette la pluie pour sa vigne, Suzanne Renaud s'inquiète au sujet des récoltes du kolkhoz. Reynek admire son lointain ami : *il n'est pas très heureux dans sa solitude, mais il la rend avec une vraie grandeur dans ses vers brefs et très concentrés qui rappellent, parfois, les gravures de Goya.*

*C'est le mardi-gras
Et la nue est triste ;
Un masque lilas
Fait en vain l'artiste*

*Dans la rue où geint
Comme un chien malade
Le volet déteint...
Foin d'arlequinade !...*

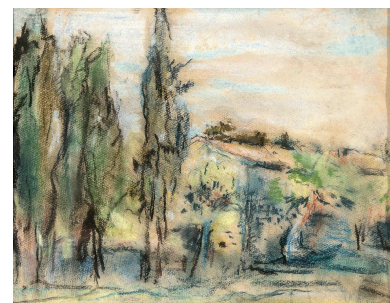
*Pour le comble il me vient
Par la cheminée
Non le bruit d'un train
Mais la mélodie*

*D'un doux ramoneur
Quand le vent s'apaise...
Je songe au bonheur
Les pieds à la braise.*

Jean Lebrau,
in : *Le Cyprès et la Cabane*, Le Divan 1922.

Cette édition voit le jour après plusieurs années de recherche des manuscrits originaux. La totalité des lettres envoyées en France a été pieusement conservée par leurs deux destinataires. Mais nous n'avons retrouvé que très peu de leurs réponses vers la Tchécoslovaquie : ces précieux documents ont été dispersés ou perdus dans cette grande maison des Reynek que leurs conditions de vie épuisaient.

Et maintenant, pourquoi lire un livre de correspondance ? Parce que "la lettre est incomparablement plus éloquente que n'importe quelle photographie, c'est un lien direct avec l'esprit d'un homme" (Jules Barbey d'Aurevilly). Et pourquoi lire un livre de correspondance de poètes ? Parce que, assure Hölderlin, "ils savent habiter poétiquement la terre et capter les plus humbles manifestations de la beauté." Alors oui, sur le chemin des poètes, vous apparaitront... des épiphanies de beauté.



B. Reynek : *Mas en Provence*, 1929

Annick Auzimour
Grenoble, 24 octobre 2019